

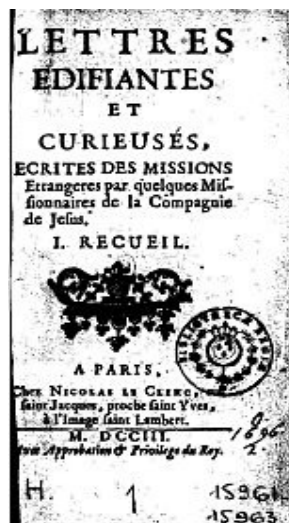
Question 1

Dans quel contexte s'inscrivent ces textes écrits par des missionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles ?

Relations jésuites du 17e siècle



Lettres édifiantes et curieuses



Question 2

Comment justifier le titre interrogatif choisi pour présenter ces deux gravures ?

Jésuites ou mandarins?



Question 3

Sur quelle conception se fonde la démarche d'évangélisation plutôt souple des jésuites ?

Question 4

Quel intérêt présente le *Voyage autour du monde* effectué par Bougainville entre 1766 et 1769 ?

Commentaire 1

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, période où la notion de tourisme est totalement inconnue (elle n'apparaîtra qu'au cours du XIX^e siècle), nul ne voyage pour son plaisir ; tout déplacement par terre ou par mer en des contrées lointaines a une fonction précise : commerciale, scientifique ou religieuse.

En dehors des pèlerinages pratiqués également par des laïcs, cette dernière fonction est assumée par des congrégations religieuses à vocation missionnaire : lazaristes, franciscains, Missions étrangères, celle de la Compagnie de Jésus étant la plus active et la plus répandue sur la planète durant les trois siècles envisagés. En effet, les jésuites ont accompagné, dès la fondation de leur congrégation par Ignace de Loyola en 1540, tous les voyages de découvertes en Amérique du Nord et du Sud d'abord, puis vers l'Extrême-Orient, dans le seul trajet aller le plus souvent. Car leur objectif fut le plus souvent de s'installer sur place – au point même d'y être enterrés, ainsi Matteo Ricci parmi d'autres jésuites à Pékin –, afin d'y contrôler les élites, considérés comme les mieux à même d'influencer le reste de la population. Pourvus de solides connaissances dans les domaines les plus divers, incluant aussi bien les sciences que les arts, ils étaient tenus d'envoyer régulièrement des rapports très détaillés à leur Compagnie qui les faisait publier ensuite. À partir de 1702 et jusqu'à la dissolution de la congrégation en 1773, ces publications se sont intitulées *Lettres édifiantes et curieuses*. C'est dans ce contexte qu'il faut situer les trois œuvres présentées, parues entre 1628 et 1703, dont les deux premières traitent de régions particulièrement peu connues alors des Indes orientales (Éthiopie, Goa, Malabar, Japon...).

Les relations des jésuites, au contenu adapté aux pays de résidence (à teneur principalement historique, selon le titre des deux premières œuvres présentées) et traduites d'une langue européenne à une autre, ont permis, en particulier à la France, de connaître d'autres systèmes politiques, d'autres religions, d'autres modes d'organisation sociale et familiale, d'autres formes artistiques : c'est d'elles qu'émanent notamment toutes les connaissances sur la Chine au XVIII^e siècle, dont Voltaire fera usage. C'est par elles que s'est faite en Europe la connaissance de l'altérité, grâce à la parfaite intégration des jésuites à la civilisation de pays où ils séjournaient longuement et aux lettrés avec lesquels ils étaient en relation.

Commentaire 2

En dépit des très grandes libertés prises, dans la gravure de gauche, avec la vraisemblance dans l'ouvrage du jésuite Athanase Kircher consacré à *La Chine illustrée*, le blason de la Compagnie de Jésus tout en haut au centre – d'où partent des rayons dont l'un désigne vraisemblablement saint Ignace et l'autre saint François-Xavier, mort au large de Canton en 1552, agenouillés sur un nuage –, les nombreux angelots qui forment comme une couronne autour du blason et un autre, à droite au sommet du temple, tenant dans ses mains un calice, pour s'en tenir au plus évident, incitent à voir dans ces monuments aux colonnes corinthiennes inattendus en Chine des églises. C'est pourquoi les deux hommes, habillés à la chinoise tout en ressemblant à des Européens par les traits du visage, qui déploient avec l'aide d'un angelot, une carte de la Chine où se voit nettement la Grande Muraille sont immédiatement interprétés comme des jésuites, les instruments astronomiques situés en bas, dans le coin droit, rappelant les connaissances scientifiques poussées qu'ils ont acquises (et diffusées à Pékin) et la précision de leurs cartes. Est ainsi donnée à voir l'assimilation totale des missionnaires jésuites aux mœurs chinoises, démarche qui a été constante chez eux en Orient, et que confirme la gravure de droite.

Celle-ci présente au premier plan deux hommes que leur vêtement ferait prendre pour des Chinois, si ce n'était leur visage. Ils ne portent sur eux aucun signe qui permette de les identifier à des religieux catholiques. Seul, le décor du fond permet de comprendre qu'ils se trouvent dans un oratoire : les quatre bandes de croix qui scandent verticalement le mur du fond, avec en haut au centre une Vierge à l'enfant au-dessus d'un autel sur lequel repose un crucifix, le monogramme de Jésus sur la tête du personnage de gauche et au centre de la nappe qui recouvre l'autel autorisent à penser que les inscriptions en idéogrammes chinois sont des prières catholiques. Ces deux illustrations représentent l'intégration totale et réussie des jésuites de toutes nationalités en Chine, par leur refus d'un prosélytisme virulent.

En effet, parmi ceux qui se sont illustrés dans l'empire du Milieu, on peut retenir notamment l'italien Matteo Ricci (1552-1610) et plus tard, une ambassade de cinq pères jésuites, mathématiciens renommés, envoyés, à la fin du XVII^e siècle, par Louis XIV auprès de l'empereur mandchou Kangxi (1662-1722), fin lettré, amateur d'art, avide de connaissances scientifiques et tolérant (il les autorisa à construire une église). Il les installa à la cour, afin qu'ils lui enseignent (en mandchou) l'arithmétique, la géométrie et la philosophie, et il leur confia la réalisation d'un atlas de la Chine. Ceux-ci lui firent cadeau d'objets scientifiques : globe terrestre, clepsydre, sextant, sphère armillaire. Si l'un des objectifs que devaient atteindre ces jésuites était la propagation du christianisme et notamment la conversion de l'empereur – celle-ci étant toujours présentée par eux comme tout à fait envisageable –, on voit que c'est bien plutôt à un dialogue scientifique et artistique qu'a donné lieu cette ambassade.

De même, et des décennies plus tôt, c'est pour son action dans des domaines autres que spécifiquement religieux, notamment linguistique (il transmet à l'Europe la première traduction des Quatre Livres du confucianisme et inventa la transcription en lettres latines de la langue chinoise pour composer le premier dictionnaire portugais-chinois), littéraire et scientifiques que Matteo Ricci est passé à la postérité. Sa riche personnalité lui valut l'amitié de nombreux lettrés et mandarins de la Cour, grâce à sa parfaite connaissance de la littérature chinoise : ensemble, ils ont pu comparer leurs savoirs respectifs et s'interroger sur la compatibilité entre leurs visions de l'existence (confucianisme/christianisme marqué par la philosophie d'Aristote). Il fréquenta l'empereur qui autorisa son inhumation à Pékin et son nom figure dans l'histoire dynastique des Ming.

Commentaire 3

Pour les jésuites, le Christ est venu pour sauver tous les hommes, aussi toutes les religions ne sont-elles qu'une dégradation du christianisme. Ils les ont donc étudiées afin d'y trouver des éléments de convergence, ce qui implique la connaissance approfondie de nombreuses langues étrangères, connaissance qui leur a permis d'être très proches des populations locales. S'ils affirmaient, dans les rapports qu'ils étaient tenus d'adresser régulièrement à leur hiérarchie, afin de continuer à recevoir les subsides dont ils avaient besoin, que les Chinois, à commencer par l'empereur, n'étaient pas hostiles à l'idée d'une conversion, en raison des assimilations possibles entre les religions, dans les faits, l'un des obstacles principaux semble avoir été que la représentation d'un Dieu supplicié s'opposait à celle qu'ils avaient d'un dieu omnipotent. De plus, les jésuites convenaient que les Chinois n'avaient pas un esprit très religieux.

Toutefois, pour favoriser l'assiduité cultuelle des convertis dont certains devinrent jésuites, ils célébraient tous les rites en mandarin au lieu du latin, seul utilisé alors pour cela dans les sphères catholiques. Ce qui passa pour du laxisme leur valut l'hostilité d'autres missionnaires qui en référèrent au pape dont ils obtinrent la condamnation d'une telle pratique.

Commentaire 4

Louis Antoine de Bougainville, tacitement athée, partageait une préoccupation initiée par Pierre Bayle à la fin du XVII^e siècle et assez généralisée notamment chez des philosophes de son temps (dont Diderot) : peut-il exister une morale sociale sans religion ? ou encore, une société sans religion peut-elle se maintenir ? L'on pensait en effet alors que si Dieu n'existait pas, tout était permis, et que donc, sans contrôle moral, aucune société ne pouvait perdurer. De plus, tous les États d'Europe avaient une religion officielle.

Débarqué à Tahiti où il ne reste qu'une quinzaine de jours, sans s'aventurer profondément à l'intérieur des terres, Bougainville croit y trouver enfin une société parfaitement heureuse où la religion est quasi inexistante (le seul culte lui semblant exister est celui des morts) et où ne règnent qu'oisiveté et extrême liberté des mœurs, en particulier pour les jeunes filles. Le cadre naturel, le climat, l'accueil et la beauté des femmes, l'abondance naturelle des fruits lui paraissent représenter le jardin d'Éden : ce qu'il voit lui évoque l'âge d'or, et il se croit parvenu à « une nouvelle Cythère ». La propriété lui semble inconnue pour tout ce qui est nécessaire à la vie, la polygamie y est quasiment de règle. En bref, il présenta à ses contemporains la société tahitienne dégagée de la contrainte du travail et comme guidée par la seule quête du plaisir, dans l'ignorance où il était des réalités plus rudes de la civilisation maori qui pratiquait notamment l'esclavage.

Ce récit montre donc à quel point un homme des Lumières a pu se laisser abuser en projetant sur la société tahitienne ses propres aspirations, qui lui étaient cependant parfaitement étrangères, et sans se renseigner davantage sur la réalité des us et coutumes qu'il a cru bien établis.